

Ce qu'on respire sur Tatouine de Jean-Christophe Réhel

David Bélanger

Number 269, Summer 2019

Êtes-vous sérieux? Postures ironiques et usages du trivial

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/91324ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bélanger, D. (2019). Review of [*Ce qu'on respire sur Tatouine* de Jean-Christophe Réhel]. *Spirale*, (269), 36–37.

Détendre l'atmosphère

CE QU'ON RESPIRE SUR TATOUINE

JEAN-CHRISTOPHE
RÉHEL

Del Busso, 2018, 284 p.



À Repentigny, il souffre de fibrose kystique, il est fauché, il a deux tables de chevet alors que la solitude le ronge, il écrit des poèmes dans les cafés, il se nourrit essentiellement de McDonald's, il ne peut compter sur personne d'autre que sur sa sœur, personne ne peut compter sur lui, il crache du sang tout le temps, l'air fait des bulles dans sa gorge, il pèse deux cents livres, il fait de *Star Wars* son idéal métaphorique. *Ce qu'on respire sur Tatouine* de Jean-Christophe Réhel est doucement pathétique, potentiellement tragique, et pourtant, on rit tout le temps – on ne peut s'en empêcher, et on n'est pas sûr toutefois que ce soit si drôle.

Il convient même de faire de ce rire, jaune, nerveux, véritable décharge comme l'entendait Freud, le nœud de la lecture. « *L'infirmier clinicien me fait des blagues. C'est pour détendre l'atmosphère.* » En pleine opération, lors de l'installation d'un cathéter, le narrateur se fend d'un mot d'esprit : « *Tout le monde rit. Je suis un humoriste.* » En visite chez la médecin, cette dernière découvre que le narrateur est affligé du « *syndrome du babouin* » : « *Elle rit. Je suis un humoriste.* » Une caissière à l'épicerie offre un sac au narrateur, il l'accepte, hyperbolique : « *"Tu me sauverais la vie."* Elle me trouve drôle. » Une amie écrit au narrateur, inquiète que sa fille soit atteinte de la fibrose kystique, elle veut des informations, il se fait rassurant, joue du déplacement : « *"Si ta fille a la fibrose kystique, la vie continue... Je réalise juste que je vais avoir de la compétition dans la catégorie Poètes du Québec atteints de fibrose kystique. La petite maudite."* Elle m'écrit que je la fais rire et que ça lui fait du bien. » Le narrateur fait rire Akim, son collègue commis chez Super C, il le fait rire constamment ; il fait rire Amidala, sa flamme, en adoptant des airs de superhéros : « *Elle rit fort, et je crois qu'à ce moment, je suis amoureux d'elle.* » Essayer de faire rire se fait quête itérative, véritable mantra du roman de Jean-Christophe Réhel : faire rire contre le sang qui monte dans la gorge au gré de quintes de toux, faire rire devant le désespoir, devant le pathétique, faire rire contre soi, son poids, ses échecs, ses mauvaises décisions. Et ce rire des personnages que nous partageons n'est ni celui que produit Mille Milles, « *l'ostie de comique* » de Réjean Ducharme, qui maltraite les « *hommes de lettres* » à force de vie simple et de tragédies ordinaires ; ni le rire de bon entendeur du lettré, qui fait peser son regard blasé sur le monde tel qu'il se démembré. Le rire chez Jean-Christophe Réhel participe plutôt d'un déplacement au cœur de l'entreprise, dirait-on : montrer franchement le mal des maux, la maladie qui précocement avilit l'être humain, pour en relativiser l'horreur. Détendre l'atmosphère constitue alors le geste premier de *Ce qu'on respire sur Tatouine*.

LE RIDICULE NE TUE PAS

Les épisodes du roman semblent, parfois, appartenir au burlesque. Ainsi, afin de pouvoir payer sa misérable chambre, le narrateur est-il contraint d'interpréter le lutin du père Noël dans le centre commercial de Repentigny; ce faisant, il tâche de dissimuler ses crachats pourpres dans la neige artificielle qui forme le décor. Fauché et déprimé, il rejoint sa sœur à New York pour les Fêtes dans ce qui prend la forme de son moment Holden Caulfield dans *The Catcher in the Rye*. En effet, il arrive dans la ville des villes complètement décalé, muni de grosses bottes de *ski-doo* surdimensionnées pour l'occasion; il se retrouve dans un riche manoir où il vomit de grands jets de crème de menthe; il apprend durement, par un déplacement de la morale de Salinger, qu'il ne deviendra jamais adulte. Il ne revient chez lui, dans sa petite chambre louée dans un sous-sol, que pour se vautrer dans les gaufres, montrer ses fesses à tout le monde au gré des visites à l'hôpital, renonçant à toute fierté, tuant toute inhibition. Or ce qui officie à l'intérieur de ces scènes par moments outrancières, c'est bien ce décrochage, ce désamorçage de la tragédie à l'aide de son détournement – Freud parlerait de « figuration indirecte », Bergson, de « transposition », c'est dire que l'effet comique vient d'un traitement modifié d'une question des plus sensibles, suspendant sa sensibilité, sans la faire disparaître, pour n'en garder que l'aspect risible. Ce phénomène constitue, en vérité, le trait le plus iniment exploité chez Réhel : *Star Wars*, qui modifie le prénom de la flamme du narrateur – elle ne se nomme pas Amidala pour de vrai –, les désirs de posséder la « Force » du Jedi, les déplacements divers qui se machinent, par la métaphore, montrent un rapport au réel volontiers déphasé, prenant la mesure du désespoir qui le guette – la situation semble à divers moments sans issue – et tout à la fois le propulsant dans une galaxie lointaine. L'effet ironique créé rappelle un autre axiome qu'on retrouve chez Réjean Ducharme, dans *L'hiver de force*, cette fois : « *Nous sommes désespérés, mais nous nous découragerons jamais.* »

Les références à Ducharme – et dans une autre mesure à Salinger – s'imposent, peut-être avec un peu trop de facilité mais non moins de pertinence. On le sait, le matériau littéraire constitue, la plupart du temps, le sujet même des textes de Ducharme. Tous plus ou moins lettrés, les narrateurs ducharmiens vivent leur décalage en regard de la littérature, et celui-ci en garantit le ton, l'imaginaire, l'idiosyncrasie. Chez Réhel, nous rencontrons un phénomène semblable : poète, le narrateur se plaint de ne savoir rien faire d'autre qu'empiler les poèmes dans des cafés. Inapte à classer des chaussures dans un magasin, inapte en tant que commis chez Super C, inapte comme préposé dans un centre pour touristes, inapte voyageur. Même comme patient à l'hôpital, il ne montre aucune virtuosité – mais il écrit des poèmes. Le poète appartient ici à un univers lointain – la réalité de la poésie paraît effectivement lointaine dans ce roman, référence désincarnée. On se demande, en fait, si la poésie, avec la pauvreté et la maladie, ne racontent pas ensemble cette mise à l'écart du roman de Réhel, une marge sociale où le personnage s'isole, mais retrouvant là une étrange compagnie : les lecteurs et leur rire, tout de connivence.

*Ce qu'on respire
sur Tatouine* de Jean-
Christophe Réhel est
doucement pathétique,
potentiellement tragique,
et pourtant, on rit tout
le temps – on ne peut
s'en empêcher, et on
n'est pas sûr toutefois
que ce soit si drôle.